

RÜDIGER STEPHAN

RÉCEPTION
À
L'ACADÉMIE DE NIMES

Discours de bienvenue
de Monsieur Henri HUGUES
Président de l'Académie.

Remerciements
de Monsieur Rüdiger STEPHAN

et éloge de son prédécesseur
Monseigneur Jean THOMAS.

Vendredi 20 novembre 2009

Discours de bienvenue de M. Henri HUGUES
Président de l'Académie de Nîmes

Monsieur Rüdiger Stephan, je suis heureux et c'est un honneur pour moi de vous recevoir aujourd'hui en notre Académie et de vous y souhaiter la plus cordiale bienvenue.

Il y a trois ans, c'était en 2006, Monsieur le pasteur Galtier vous accueillait ici même comme correspondant et, depuis, nous avons le plaisir de vous voir assez souvent car vous venez aussi régulièrement qu'il vous est possible assister à nos séances bimensuelles.

Quand est décédé Monseigneur Jean Thomas, membre non résident de notre compagnie depuis 21 ans et qu'il s'est agi pour nous de choisir celle ou celui qui siégerait à son fauteuil devenu vacant nous n'avons pas hésité à retenir la candidature que nous proposaient M. le pasteur Galtier, M. le docteur Gouget et M. Alain Aventurier.

Pourquoi académicien non résidant alors que vous habitez à 25 kilomètres de Nîmes, tout comme Monseigneur Thomas qui habitait à Uzès ? L'explication est simple : Cruviers-Lascours n'appartient pas à la communauté d'agglomération de Nîmes et n'en est pas une commune limitrophe.

Vous me permettrez de rappeler les principales étapes de votre vie qui sont aussi celles de votre carrière.

Vous êtes né en Allemagne en 1938 au bord du Danube, à Neuburg an der Donau, entre Ulm et Regensburg, pas très loin d'Augsbourg.

Vous avez sept ans lorsque s'achève en Europe la seconde guerre mondiale.

Après des études primaires et secondaires, vous avez fait des études supérieures littéraires à l'Université de Heidelberg. Cette ville porte encore de nos jours les traces de la guerre de Trente Ans. Son Université, l'une des plus anciennes d'Europe, vous attire ainsi que la Sorbonne à Paris.

Vous êtes titulaire d'un doctorat en lettres allemandes et en lettres françaises. Non content de cumuler les diplômes allemands et français en lettres, vous en avez aussi en éducation physique, ce qui n'est peut-être pas courant, sans jeu de mots, chez les littéraires.

Pendant huit ans, de 1963 à 1971, vous avez été lecteur d'allemand à l'Institut national agronomique de Paris en même temps que vous étiez assistant au bureau parisien de l'Office allemand d'échanges universitaires.

C'est en 1963 que vous épousez M^{lle} Jacqueline Beaufort.

Nous regrettons que l'état de santé de votre épouse ne lui ait pas permis de venir aujourd'hui. Je vous prie de bien vouloir lui transmettre nos très sincères vœux de rapide et complète guérison.

Vous aurez trois fils.

Frédéric est aujourd'hui à la mairie de Stuttgart responsable des relations avec les villes qui se sont jumelées avec la capitale du Land de Bade-Wurtemberg. Je ne l'ai probablement pas rencontré au printemps 1981 lorsque, avec une dizaine de préfets, nous avons été reçus par le maire de Stuttgart. En votre honneur, je porte aujourd'hui la cravate aux armoiries de Stuttgart qui me fut offerte ce jour-là.

Florence est architecte dans cette belle et grande ville.

Fabien a suivi vos traces puisqu'il s'occupe en Roumanie de la conservation du patrimoine culturel que certaines familles allemandes possédaient dans cette république qui n'est plus soviétique.

Je reviens à votre cursus professionnel.

En 1972, toujours à Paris, vous devenez directeur du bureau parisien de l'Office d'échanges universitaires jusqu'en 1978, année où vous retournez en Allemagne fédérale.

Pendant 16 ans vous serez directeur du département des relations internationales de la Fédération Robert Bosch à Stuttgart.

Vous êtes aussi conseiller pour les relations franco-allemandes auprès de la Fondation D.V.A., c'est à dire Deutsche Verlags-Anstalt.

Enfin les six dernières années de votre carrière, vous les partagez entre Amsterdam et Bruxelles, car de 1995 à 2001 vous êtes secrétaire général de la Fondation Européenne de la Culture.

Depuis votre établissement dans le Gard il y a huit ans, vos neurones culturels continuent à s'entretenir et à se développer.

Vous êtes membre de la société d'Histoire du Protestantisme de Nîmes et du Gard. Vous donnez des conférences et participez à des débats sur la Réforme, qu'elle soit luthérienne ou bien calviniste avec les spécificités de ces deux branches du protestantisme. Le luthéranisme a marqué la culture des duchés, des principautés et des royaumes à l'Est du Rhin. A l'Ouest du fleuve, judaïsme et luthéranisme ont été fortement présents en Alsace, en concurrence, si j'ose employer l'expression, avec le calvinisme.

Mais les cultures allemande et française sont différentes sur les plans philosophique et religieux. En Allemagne la religion est en partie financée par la fiscalité qui contribue au soutien des établissements scolaires et des œuvres. En France, la loi portant séparation des Églises et de l'État a institué un régime qui certes a évolué puisque les religions officiellement reconnues sont respectées. Je ne vais pas m'engager ici dans un

débat théologique. D'autres sont beaucoup plus qualifiés que moi pour en parler.

Vous êtes profondément européen. Votre carrière professionnelle que je viens d'exposer à grands traits en témoigne. Votre culture germano-française ou franco-allemande est étonnante et beaucoup pourraient vous l'envier.

À l'Institut Européen Séguier que préside notre confrère Monsieur le professeur Gabriel Audisio, au Mouvement européen du Gard, à la Maison de l'Europe de Nîmes vous apportez vos connaissances sur le fonctionnement des institutions comme sur les échanges interuniversitaires dans le cadre du programme Erasmus.

Parmi vos publications il en est sur l'enseignement des langues et civilisations étrangères. Je me propose de les lire car je suis conscient des changements intervenus dans leurs modalités et dans leurs motivations.

Quand, cinq mois après la signature de l'armistice de 1945, j'entrais en sixième au lycée de garçons de Nîmes il fallut choisir une première langue étrangère qui était obligatoirement soit l'anglais soit l'allemand ; mon père décida que pour moi ce serait l'allemand. Sur un total de 120 élèves des quatre classes de sixième nous n'étions que onze germanistes. Le contexte que je qualifierai d'historique expliquait sans aucun doute le choix très largement majoritaire de la langue de Shakespeare.

Neuf ans plus tard, dans les Pyrénées, au camp Bernard Rollot, créé au dessus de Barèges par des pères jésuites et animé par eux, j'ai rencontré le professeur Alfred Grosser. Cet artisan du rapprochement franco allemand par la jeunesse de nos deux pays m'avait beaucoup impressionné par sa vision à long terme des échanges de part et d'autre du Rhin.

C'est un thème que j'aurais été heureux de développer cet après-midi mais le temps nous est compté.

Monsieur, vous avez été, vous aussi, l'un des artisans de la réconciliation entre l'Allemagne et la France. Je vous en félicite et vous en remercie.

Cher confrère, je vous donne la parole afin que vous nous rappeliez le ministère et les œuvres de Monseigneur Jean Thomas.

REMERCIEMENTS DE MONSIEUR RÜDIGER STEPHAN

Éloge de son prédécesseur
Monseigneur Jean Thomas

Monsieur le Président,
Madame le Secrétaire Perpétuel,
Mesdames, Messieurs,
Chers Amis,

Au cours de votre vie, vous avez eu certainement, des moments où vous vous êtes demandés : Comment suis-je arrivé là ?

Un de ces moments, pour moi, c'est aujourd'hui.

Étonnement réel devant une destinée qui m'a conduit parmi vous, qui me faites l'honneur de m'accueillir, la vie réservant toujours – je le ressens ainsi – mystères et merveilles, qui souvent peuvent donner des réponses à la question du sens d'une vie.

En vous remerciant, Monsieur le Président, d'avoir dessiné si bien les contours de ma biogravure ou biographie, et en ajoutant, si vous le permettez, une note tout à fait personnelle, vous comprendrez après, pourquoi.

Je suis né au bord du Danube bavarois, d'un père instituteur, lui-même enfant d'une famille paysanne – bien catholique – et d'une mère assistante sociale, issue d'une famille bourgeoise de grands meuniers du pays de Bade – bien protestante, elle. La ville badoise de Mosbach, ancienne ville impériale libre, où j'ai grandi dans une des grandes institutions sociales protestantes, possède, entre autres, cette particularité : afin de résoudre, à l'époque de la Réforme, le problème de la convivialité religieuse, sa grande église a été tout simplement divisée en deux parties, l'une réservée aux protestants, l'autre aux catholiques. Depuis l'année dernière, une grande porte ouverte dans le mur de séparation permet d'aller directement d'une partie à l'autre.

Donc, étonnement aussi, étant placé devant une tâche liée à votre accueil : évoquer une autre vie, celle de mon prédécesseur, Monseigneur Jean Thomas, qu'il ne m'a pas été donné de connaître personnellement ; servir la mémoire d'un homme dont je n'ai appris la vie et l'œuvre que très récemment. J'en déduis pour moi un devoir de modestie en parlant de lui – vous qui l'avez connu – du moins certains d'entre vous – de ce qu'il a laissé derrière lui, de ce que j'ai cru deviner de l'homme, de sa personnalité à travers ses écrits et publications, et en tirant avantage de quelques témoignages. La tâche m'a été facilitée par Monseigneur Bernard Fougères qui a bien voulu m'introduire aux Archives de l'Évêché.

J'y ai trouvé un accueil d'une grande gentillesse, et je tiens à exprimer ici toute ma reconnaissance à Bernard Fougères et à Madame Marie-Hélène Naval, chargée de mission aux archives et bibliothèques du diocèse de Nîmes. Je tiens à remercier également Thierry Martin qui m'a mis en relations avec le curé de Bagnols-sur-Cèze, Monseigneur Marcel Laurens, condisciple de Jean Thomas au Séminaire de Nîmes et son prédécesseur dans plusieurs stations de son ministère.

C'est lui qui m'a ouvert la porte d'un membre de la famille Thomas, un cousin germain du nom de Mathieu Duffes – le nom de famille de sa mère – qui l'a connu certainement mieux que tout autre pour l'avoir accompagné jusqu'à ses derniers moments, et qui a été son exécuteur testamentaire. Grâce à lui et son épouse, j'ai pu, pour ainsi dire, « toucher » Jean Thomas « en personne ».

En feuilletant et en lisant les centaines d'articles et de notes, rédigés avec un très grand soin, tous tapés à la machine – je n'ai pas trouvé un seul document manuscrit – beaucoup servant à ses conférences et à ses feuilles dominicales qui faisaient *le bonheur de ses paroissiens par la qualité de son enseignement, la clarté de son style, la finesse de son esprit et, bien sûr, le piquant de son humour* (Homélie prononcée par le Chanoine René Guignot à Uzès le 15.12.2008) – j'ai pu me rapprocher de Jean Thomas, homme d'Église, historien et théologien catholique. Ses écrits et publications – bien que relevant, sans exception, de l'histoire et de son Église – font état d'une multitude de sujets traités et d'un savoir étendu d'historien. C'est ainsi qu'il a, en 16 articles/conférences, tous soigneusement rédigés, décrit l'histoire de l'Église, une histoire d'historien-théologien et de chrétien catholique, en commençant par l'Église des temps apostoliques du 1^{er} siècle, en observant l'évolution de l'Église au cours des siècles suivants, en traversant le Moyen Âge et la Renaissance, en se penchant en particulier sur l'époque de la Réforme (protestante) et la Contre Réforme (catholique), et en poursuivant son pèlerinage d'historien-théologien pour arriver à la fin du XX^e siècle qu'il appelle « Le Siècle des Grandes Mutations ». Dans ces « grandes mutations », il voit des signes de renouveau, à partir de 2000 *et suite: le retour de Dieu et du religieux*.

Pour lui, ces signes sont :

- *la quantité de thèses que les étudiants font sur la religion ;*
- *la science n'est plus antireligieuse (comme au XIX^e siècle) ;*
- *le rôle de plus en plus important reconnu au pape ;*
- *la demande de plus en plus forte pour que le religieux ait sa place à l'école (Régis Debray).*

Il croit percevoir pourtant *le danger, c'est que le vent tourne trop, que l'État, incapable, demande par exemple aux religions de faire la police des mœurs et de l'ordre public, d'assurer l'instruction publique (les valeurs de référence).*

Je vous rapporte cette remarque surtout pour attirer l'attention sur un thème important sinon le plus important chez Jean Thomas : le rapport entre Église et État, l'histoire de la séparation de l'Église et de l'État. Voici sa conclusion de l'article sur « Le Siècle des Grandes Mutations » :

Mais, quelle que soit l'évolution dans l'avenir, il y a et il y aura des questions difficiles, parce que l'État porte un regard humain, là où l'Église porte un regard de foi : eugénisme, avortement, euthanasie, immigration, respect du secret. C'est toujours le problème des rapports entre Dieu et César.

Ce problème, Jean Thomas l'a traité dans une publication parue en 1987 et qui porte le titre: *De la Révolution à la Séparation de l'Église et de l'État 1789-1905.*

Le lecteur y chercherait en vain « la grande histoire », une histoire en quelque sorte linéaire de l'évolution des rapports entre l'Église et l'État à partir de la Révolution jusqu'à la loi de 1905. Pour l'auteur, la « grande histoire » n'est que l'arrière-plan pour une histoire qui, écrit-il, *tient aux personnes.* C'est, comme le dit l'auteur lui-même, *ce qui fait l'originalité d'une telle histoire, qui lui donne sa couleur particulière, unique.* L'historien-théologien qu'il est saisit l'histoire à travers la *vita* des hommes, des « personnes », comme il dit. L'histoire est

portée par les hommes, s'accomplit par des personnes. Je pense que là, nous percevons non seulement la pensée de Jean Thomas, nous touchons sa personne elle-même. Sa manière de travailler sur l'histoire correspondait à son comportement avec les vivants autour de lui. Le chanoine René Guignot dit de lui dans son homélie à l'occasion des obsèques : *Se voulant bon pasteur, il préférait le contact personnel, la disponibilité...* Son proche dit de lui qu'il avait *horreur des grandes choses* ; qu'au premier abord, il était *comme un meuble fermé, qu'il fallait ouvrir* ; mais qu'une fois ouvert, il savait tout faire, susciter engagement et vocation.

Et la mémoire de ces personnes dont il évoque l'histoire dans ses écrits, tous grands témoins de l'évolution de l'Église catholique, cette mémoire, il la cherche et la trouve dans son environnement, dans son pays natal, dans le Diocèse de Nîmes, Uzès et Alès, dans le Gard.

Qui sont ces personnes du Diocèse de Nîmes dont Jean Thomas a voulu garder, célébrer la mémoire ? Ce sont d'abord les victimes, religieux et religieuses, de la Révolution, ensuite ceux qu'il appelle « les bâtisseurs d'Église » qui, sur la base du Concordat, allaient reconstruire l'édifice de l'Église catholique. (L'abbé Emmanuel d'Alzon, 1834-1880, 45 ans à l'Évêché de Nîmes; l'abbé Louis Léonard (Père Jean de Fontfroide), 1815-1895; le chanoine Firmin Serre, fondateur de l'œuvre du Suffrage, 1820-1889). Ces bâtisseurs, Jean Thomas ne les voit pas seulement parmi les « clercs », comme il dit, il y a autant de laïcs. Parmi eux, il accorde une bonne place au poète chrétien Jean Reboul (1796-1864) à qui il consacre un grand chapitre, et il mentionne également une femme, Marie Correnson, cofondatrice des Oblates de l'Assomption (1842-1900). La recherche historique de Jean Thomas consacrée aux personnes, elle se traduit par une autre publication parue en 2001 sous le titre « Amis de Dieu Amis des Hommes – les Saints Patrons des églises dans le diocèse de Nîmes, Uzès et Alais ». Si l'on suit le philosophe Paul Ricœur qui distingue au

moins trois types d'histoire : l'histoire documentaire, qui réunit et établit les matériaux, l'histoire explicative et l'histoire poétique, « au sens de créatrice, portée sur la construction d'avenir », (cité d'après le P. Jean-Robert Arbogathe, dans Comité de l'Art Chrétien, bulletin d'histoire locale, n° 101, déc. 2001. p.5), c'est, à mon avis, l'histoire poétique qui, chez Jean Thomas, l'emporte. Il y fait lui-même une allusion en citant Baudelaire : *Baudelaire a écrit que « l'homme passe à travers des forêts de symboles ». C'est dans ces symboles que le peuple chrétien aime retrouver les saints. L'un tient une ancre parce qu'il a vécu dans l'espérance ; l'autre, la palme des martyrs ; Michel tient la balance, symbole de la pesée des âmes*, etc. Dans ce livre, celui qui cherche les patrons d'une commune du diocèse de Nîmes, les trouve sur une carte « sanctorale », et celui qui cherche l'histoire d'un saint, la trouve sous forme de fiche dans une liste alphabétique. C'est un bréviaire assez complet d'histoire « sanctorale » dans lequel l'histoire documentaire et l'histoire explicative côtoient l'histoire poétique.

C'est ainsi que l'on apprend que le patron de son lieu de naissance, saint Denis, (qui a vécu vers 480 à 547, né à Nursie), issu d'une famille aristocratique, se retire à la montagne pour fuir la vie corrompue de Rome. L'ermite commence à recevoir beaucoup de visiteurs, il est sollicité par les moines d'un petit monastère aux environs qui cherchent un abbé. Sa volonté de réforme en établissant des règles plus strictes, aurait provoqué la haine des moines, qui auraient essayé de l'empoisonner, et c'est par miracle qu'il aurait déjoué cette tentative. – Je ne peux m'empêcher de rappeler ici *le Nom de la Rose* d'Umberto Eco – Quant à Benoît et sa mission, les disciples affluent, des monastères se créent suivant sa Règle, dont l'essence est de *construire le royaume de Dieu dans l'amour par la vie commune. Avec ce problème épineux : – voici un exemple d'histoire explicative – opérer la fusion des Romains et des Goths dans la communauté.* (p.45). La Règle

donnant une priorité à *la prière, et à la prière communautaire, considéré comme « l'œuvre de Dieu » ; Une grande liberté étant laissée aux religieux pour la prière personnelle* (l'oraison, à la différence de ce qu'on verra chez des familles religieuses plus tardives (après la fin du Moyen-Age), plus favorables à un règlement de prière (p.46).

C'est là que nous voyons apparaître, je pense, derrière l'historien-théologien, l'homme Jean Thomas. Dans une note datée du 12 août 2008, qui a pour thème le verset : *Jésus se rendit dans la montagne, pour prier* (Luc, ch.6, v. 12-16), et qui est peut-être la dernière note avant sa mort, (il part le 12.12.2008), j'ai trouvé cette phrase : *La prière est un travail difficile, exigeant*. Phrase révélatrice de sa manière de penser et d'agir, rigoureuse, concentrée.

Enfant du pays, Jean Thomas l'est resté toute sa vie. Né en 1925 à Saint Denis, petit village au nord-est d'Alès, son père exerçant le métier de marchand de chevaux qui apparemment a bien fait vivre la famille, une famille de catholiques pratiquants depuis des générations. Sa mère était originaire d'Orniac ; Jean était le deuxième de quatre enfants, dont trois garçons et une fille. La question de la vocation de Jean posée, il m'a été répondu, non sans quelque émotion, que tous les enfants dans la famille qui s'appelaient Jean, et il y en avait trois, ont eu la vocation de devenir ministre de l'Église. Jean a été ordonné prêtre au diocèse de Nîmes. Il n'a quitté la région que pour aller faire ses études supérieures de théologie au Séminaire pontifical français de Rome de 1948 à 1950 d'où il revint avec un diplôme de doctorat en droit canonique.

En fait, il lui est arrivé d'être tenté par la mission catholique en Afrique, inspiré probablement par l'exemple de quelques membres lointains de sa famille. Ayant commencé son premier ministère à la cathédrale d'Alès (vicaire), il prit la décision de partir en Algérie chez les Pères Blancs, d'où il rentra après trois mois, sans que l'on connaisse apparemment les raisons ni de son départ ni de son retour assez rapide.

Par la suite, il a été appelé à exercer de multiples fonctions au sein de l'Église (catholique). Il a été nommé curé à Vergèze en 1959. Mais comme on avait reconnu en haut lieu ses capacités exceptionnelles de gestionnaire aussi bien que ses compétences en matière de droit canonique, il a été bientôt appelé au Grand Séminaire de Nîmes comme économiste et professeur (en 1963), ensuite nommé Chancelier de l'Évêché (en 1965), c'est-à-dire Secrétaire de l'Évêché, traitant directement les affaires avec Rome, poste qui demandait d'être bon latiniste et non moins bon canoniste. En tant que vicaire épiscopal (de la zone Cévennes Ouest) à partir de 1976, il assistait l'évêque pour les questions pastorales. Occupant la fonction de Vicaire Général depuis 1979, il devait traiter toutes les affaires concernant l'administration du diocèse. En 1987, il reçut la prélatrice (de sa Sainteté) et devint Archiprêtre d'Uzès.

Autre tâche importante au sein de l'Église catholique, mais beaucoup moins portée vers l'extérieur, parce que confidentielle, Jean Thomas a été, pendant de longues années, l'official du diocèse, c'est-à-dire en charge du pouvoir judiciaire de l'Église.

Sa retraite, si on peut ainsi dire, il la prit comme curé à Gagnières et Courry en 1999. La dernière station de sa vie a été l'aumônerie du Carmel dont il eut la charge jusqu'à sa mort. C'est chez les Carmélites d'Uzès qu'il a passé, à sa demande, les dernières semaines de sa vie. *Les Carmélites*, m'a dit son cousin germain, celui qu'il considérait et appréciait comme son vrai frère, *c'était sa vraie famille*.

La tombe de Jean Thomas se trouve dans le cimetière de son village natal, à Saint Denis. Si j'en parle, ce n'est pas sans raison, raison fournie par ses proches. Le fait qu'il soit enterré dans la partie du cimetière réservée aux protestants – faute de place obtenue dans la partie catholique, les deux étant séparé d'ailleurs par un mur – leur semble comme un signe.

Bien que de façon discrète, Jean Thomas s'est beaucoup engagé pour le rapprochement entre les deux confessions, par sa conduite, en donnant l'exemple. Toutes les vieilles familles protestantes d'Uzès ont signé, m'a t-on dit, son registre de condoléances.

Chers amis, que vous soyez membres résidants ou non résidants, peut-être vous est-il arrivé, comme à moi, de vous poser la question au cours de la préparation de votre séance de réception : qu'ai-je en commun avec mon prédécesseur ? En y réfléchissant, je me suis aperçu que mes champs d'intérêt, d'études et de recherches – tout en faisant partie de sphères intellectuelles bien différentes – se trouvent irrigués aussi – si vous me permettez l'image – par cette « histoire poétique » dont il a été question auparavant : *poétique au sens de créatrice, maîtresse d'expérience et d'art de construire l'avenir.*

En regardant en arrière, mes études et publications montrent une certaine variété sinon disparité. Pour le comprendre, je me dois de vous livrer un moment de ma biographie.

À la fin des années soixante, je me suis trouvé devant un choix de carrière : enseignement supérieur ou relations internationales. Jusque-là, j'avais mené de front les deux. Je me suis décidé en faveur des relations internationales en prenant la direction de l'Office allemand d'Échanges universitaires à Paris qui, à l'époque, et jusqu'à la fin de l'année 80, a été la véritable plaque tournante entre l'enseignement supérieur et la recherche allemande et française.

Ce choix m'a amené à délaisser la littérature et à m'engager dans des domaines tels que la politique culturelle internationale et la civilisation comparée, ce dernier domaine ayant été alimenté par mes expériences d'enseignant pendant quinze ans à l'Université de Stuttgart.

Actuellement, je privilégie l'Europe, la nouvelle Europe, et me concentre sur deux sujets : la frontière et le rapport entre démocratie et culture. J'ai déjà eu l'honneur et le plaisir de vous parler de la frontière. Comme vous avez pu l'entendre, ce n'est pas tant une réflexion sur les frontières politiques futures de l'Europe. Je n'ai pas l'intention d'apporter une contribution immédiate au débat sur le oui ou non de l'intégration de la Turquie ou de la Russie dans l'Union Européenne.

Le départ de mon étude a été le constat qu'aucun autre continent que l'Europe ne s'est couvert d'autant de frontières, toujours fragiles, instables depuis des siècles et déclarées, il n'y a pas si longtemps encore, « intangibles ». Cependant, l'Europe est aussi le premier continent à avoir amorcé, d'un commun effort de ses membres, leur abolition – et ceci sans violence, par la négociation, dans la paix durable.

Je pense que nous tous avons encore présent à l'esprit l'anniversaire de la Chute du Mur, alors qu'ailleurs dans le monde des murs s'érigent ou persistent. Vous avez pu entendre aussi que j'ai commencé à étudier la frontière comme un phénomène anthropologique, à poser la question de sa « nature », en distinguant entre sa visibilité et sa non visibilité et en posant la question à savoir comment surmonter l'une comme l'autre. J'essaie de comprendre s'il y a une corrélation entre ces deux types de frontières, et si oui, comment elle s'exprime et comment elle s'explique. Peut-être de telles études pourront-elles éclairer davantage le débat sur les frontières politiques de l'Europe et sur leur futur changement de « nature », et contribuer ainsi à leur définition.

L'autre sujet qui s'est dégagé de mes études et recherches antérieures, et qui attend d'être approfondi, est le rapport entre démocratie et culture. La question qui m'intéresse d'abord, est celle-ci : en Europe, l'état-nation – prenant l'exemple de la République française « une et indivisible » – est-il encore en mesure de concilier démocratie et culture, dans une situation historique en pleine évolution ? Une situation qui veut

qu'aujourd'hui le défi consiste plutôt à concilier la démocratie et les cultures ? Quelle serait la porte d'ouverture vers une solution ?

J'en viens, si vous le permettez, à quelques remarques plutôt prospectives. J'ai l'intention de retourner également à mes études littéraires ; travailler de nouveau sur ce topos, ce lieu commun de la littérature européenne qui est l'âge d'or, cette idée d'un monde idéal, mythe du passé ou utopie du futur, bonheur perdu ou espéré. Je l'avais étudié en particulier dans la poésie lyrique de la fin du XVIII^e et du XIX^e siècle. Beaucoup reste à découvrir dans d'autres époques et d'autres genres afin d'éclairer les visions d'un monde idéal et d'une vie meilleure.

Les vents d'ici m'ont soufflé un autre sujet que je n'ai pu éviter : Le Refuge : Que sont devenus les Huguenots partis à l'étranger ? La première grande migration des temps modernes en Europe ? Comment ces immigrants ont été accueillis, comment s'est passé leur intégration ? Parce que l'on me l'avait demandé, bien que n'étant pas du tout un expert, j'ai essayé de rassembler les résultats des recherches récentes sur les Huguenots partis pour l'Allemagne, ou plutôt, pour rester historiquement correct, pour les pays allemands. J'ai réalisé cette sorte de compilation en introduisant la question de l'identité de ces émigrants voire immigrants. L'intérêt pour moi de continuer à m'occuper de ce thème, si le temps me le permet, est dans l'étude de transferts et de changements culturels ayant également des conséquences politiques dans l'Europe des temps modernes.

Un dernier sujet que j'ai découvert ces jours-ci en feuilletant rapidement quelques pages sur l'histoire de l'Académie : ses relations avec l'étranger, ses membres honoraires, associés, résidants ou non résidants étrangers. J'y ai trouvé deux noms illustres de l'époque classique allemande, mes compatriotes si vous voulez : Christoph Martin Wieland (1733-1818) et Johann Wolfgang Goethe (1749-1832),

appartenant au Panthéon de la culture européenne. J'ai appris qu'apparemment, l'Académie a entretenu, autour de 1800, des rapports avec quelques grands centres universitaires allemands. Probablement, des relations avec d'autres pays, d'autres personnes d'origines étrangères ont existé.

Je ne vous cache pas que je suis tenté de mener une petite recherche pour en savoir plus. Qui ont été les membres étrangers de l'Académie ? Avant moi, qui a été le dernier membre non - français ? Il me semble qu'en m'accueillant parmi vous, une tradition est peut-être en train de renaître, tradition qui a existé jusqu'à la fin du XIX^e siècle – celle d'une Europe culturelle et scientifique sans frontières institutionnalisées. Quoi qu'il en soit, l'honneur que vous me faites aujourd'hui, est d'autant plus grand. Et c'est d'autant plus que j'exprime toute ma gratitude à ceux parmi vous qui ont proposé ma candidature : Alain Aventurier, Jacques Galtier et le Dr. Pascal Gouget.

Je suis honoré d'être des vôtres, je me sens honoré d'être désormais des nôtres.

Vivement applaudi, M. Stephan reçoit les félicitations de ses consœurs et confrères salle Lordat.

L'après-midi se termine par le partage du verre de l'amitié dans le salon du premier étage.